

INFLUENCE DE LA VILLE DE TANANARIVE SUR LES STRUCTURES AGRAIRES DE SA RÉGION

J. WURTZ

Chargée de Recherches à l'O.R.S.T.O.M.

Summary

This article singles out Tananarive and its region for special study because the whole area forms the nucleus of a relatively old nation.

Tananarive was founded toward the end of the 18th century; on account of its political activities, it significantly altered the regional agrarian structures; from then on the land belonged to the king, who redistributed it among the peasant communities and families. This same king undertook vast hydraulic operations, with the support of the peasant communities, to transform the swampy plain in the west of the region into a rice-growing area capable of supporting a large population.

French colonization began toward the end of the 19th century and aided Tananarive in developing its political, cultural and intellectual activities. We have measured the influence of the city upon its region, basing it upon two parameters : the spatial distance and the position of the social groups within the old monarchy.

Regional study — a quantitative survey — has diagrammatically revealed two concentric zones centered on Tananarive : the nearest, marked distinctly by the influence of the city, measures about 15 kilometers in radius; the farthest, more dependant upon itself, measures at the maximum 30 kilometers in radius. Three different types of information have been analyzed : the degree to which the secondary and tertiary sectors have been implanted in the countryside, the degree of peasant mobility, the variations in the standard of living among country folk.

Two concurrent studies made in village communities, one near to, the other distant from the city, have shown that the degree to which social groups have adapted to the influence of the city varies widely depending upon the role which they played under the old monarchy, to the extent that the present agrarian structures of one village community depends as much upon an adaptation to the economic markets of the groups of which it forms a part, as the distance of the village to the city.

Résumé

Cette étude présente un intérêt particulier pour Tananarive et sa région dans la mesure où l'ensemble constitue le noyau d'un Etat relativement ancien.

Tananarive fut créée à la fin du 18^e siècle; par sa fonction politique elle modifia très profondément les structures agraires régionales : désormais la terre appartient au roi qui redistribuait les terres entre les communautés paysannes et les familles. Ce même roi entreprit de grands travaux d'hydraulique avec le concours des communautés paysannes pour transformer la plaine marécageuse de l'Ouest de la région en plaine rizicole susceptible d'accueillir une population dense.

La colonisation française commencée à la fin du 19^e siècle renforça le rôle de Tananarive en développant ses fonctions politiques, commerciales, intellectuelles. Nous avons mesuré l'influence de la ville sur sa

région qui est fonction de deux paramètres : la distance spatiale et la situation des groupes sociaux à l'intérieur de l'ancienne monarchie.

Une étude régionale quantitative par sondage a fait apparaître schématiquement deux zones concentriques centrées sur Tananarive : la plus proche très marquée par l'influence urbaine mesure tout au plus 15 km de rayon, la plus éloignée davantage fermée sur elle-même mesure 30 km de rayon au maximum. Trois séries d'information avaient été analysées : le degré d'implantation des secteurs secondaire et tertiaire à la campagne, l'importance de la mobilité paysanne, l'écart entre les niveaux de vie des ruraux.

Deux études ponctuelles à l'intérieur de communautés villageoises, l'une proche, l'autre éloignée de la ville, ont montré que l'adaptation des groupes sociaux à l'influence urbaine différait largement en fonction de la place qu'ils occupaient dans l'ancienne monarchie, de sorte que les structures agraires actuelles d'une communauté villageoise dépendent tout autant de l'adaptation à l'économie de marché des groupes qui la composent que de la distance du village à la ville.

Notre propos a pour objet d'éclairer un aspect des rapports ville-campagne en zone intertropicale, celui de l'influence de la ville sur les structures agraires de la campagne environnante.

Cet aspect présente un intérêt particulier pour Tananarive et sa région dans la mesure où la ville n'est pas une création récente plaquée sur une région qui lui est étrangère comme c'est souvent le cas ailleurs. Ici l'ensemble ville et campagne est relativement ancien, il constitue le noyau de l'Etat merina lequel s'est élargi à l'ensemble de Madagascar au début du XIX^e siècle; Tananarive devint en effet, à la fin du XVIII^e siècle, capitale politique par le choix d'un roi qui établit son autorité sur les petits royaumes voisins et fit transformer la plaine marécageuse de l'Ikopa en une plaine rizicole. La ville intervint donc directement dans la mise en place des structures agraires de la région. Elle devint ensuite dans le courant du XIX^e siècle un pôle d'attraction en raison de ses fonctions commerciales et administratives. C'est en effet, à partir de 1830 environ, d'abord sous l'influence à la fois anglaise et française, puis en 1896 avec le commencement de la colonisation française que Tananarive devint une métropole coloniale, avec tout ce que cela pouvait apporter de modifications à l'organisation politique existante et surtout à celle des échanges commerciaux. Le monde rural environnant s'en trouva transformé d'abord quand furent introduites la notion d'égalité des droits sur la terre et l'abolition de l'esclavage, puis quand peu à peu la campagne s'ouvrit à l'économie de marché et que se développèrent les circuits d'échange centrés sur Tananarive.

Dans ce contexte, le monde rural évolua ainsi : sur le plan social, les paysans s'adaptèrent à la nouvelle situation dans des conditions qui variaient avec leur situation économique antérieure. Selon les cas, certains s'intégrèrent soit totalement, soit partiellement, à l'économie de marché. Sur le plan spatial, cette adaptation a entraîné des migrations vers la capitale et vers sa proche banlieue.

Pour montrer l'évolution du monde paysan et plus particulièrement celle des structures agraires du point de vue social et spatial, nous possédons deux séries d'informations : la première issue d'une enquête quantitative régionale, la seconde d'études exhaustives ponctuelles. De la première série nous avons tiré une analyse de l'évolution des structures agraires en fonction de la distance à la ville, de la seconde série une analyse de l'évolution des rapports entre les anciennes classes sociales et la terre. Cette dernière enquête était effectuée sur le terroir de deux communautés paysannes, l'une proche, l'autre éloignée de la ville.

Au préalable, un bref rappel historique devrait permettre de situer cette double évolution qui se poursuit encore de nos jours.

I. — ROLE POLITIQUE DE TANANARIVE DANS LA GENÈSE DES STRUCTURES AGRAIRES DE LA RÉGION

Les origines de la monarchie merina remontent au xv^e siècle. Tananarive construite sur la butte d'Analamanga ne fut choisie comme capitale qu'à la fin du xviii^e siècle. Jusqu'alors le royaume mal unifié s'étendait sur un ensemble de collines situées dans un rayon de trente kilomètres au Nord, à l'Est et au Sud d'Analamanga, puis à partir du xviii^e siècle sur la plaine marécageuse à l'Ouest. L'organisation politique était de type féodal : les parents du roi ou *andriana* (seigneurs) possédaient des fiefs plus ou moins indépendants, les autres merina appartenaient à la caste *hova* (hommes libres). Quant à la caste des *andevo* (esclaves) elle regroupait des prises de guerre et des *hova* déchus. Dans ce contexte politique, le paysage s'humanisait lentement : les vallons défrichés se transformaient en rizières, mais les larges vallées et surtout la plaine marécageuse traversée par l'Ikopa exigeaient de grands travaux d'hydraulique avant toute mise en valeur agricole ; en effet un verrou rocheux ferme la plaine à l'Ouest vers l'aval et les eaux de l'Ikopa stagnent au centre de la plaine dès le milieu de la saison des pluies jusqu'à la saison sèche. De grands travaux d'hydraulique avaient bien commencé au début du xviii^e siècle, mais c'est à la fin de ce siècle qu'ils se développèrent sous l'impulsion du roi Andrianampoinimerina. Le roi fut aussi et d'abord un grand politique. En 1796, il choisit Tananarive pour capitale et entreprit de réunifier l'ancien royaume merina. Il l'organisa de façon à lier chaque merina directement à son roi et à la terre que ce roi lui avait concédée. A partir de cette région politiquement sûre, Andrianampoinimerina et son fils feront la conquête de toute l'île de Madagascar.

La nouvelle organisation exigea un renversement complet des structures agraires antérieures : désormais la terre appartenait au roi et cette règle s'étendait aux fiefs des *andriana*. On enregistra des mouvements de migration vers les marges de l'ancien royaume afin de créer des collectivités de colons merina. Les territoires des anciennes communautés rurales furent délimités de façon plus précise par le roi qui donnait à chaque famille un *hetra* (0,80 ha) de rizière sur lequel était perçu l'impôt royal (1). Aux *andriana* ou seigneurs restés dans leur fief, le roi concédait une partie des impôts royaux.

Les communautés paysannes rassemblant généralement les descendants d'un ou plusieurs fondateurs et créées à des époques plus ou moins anciennes constituaient désormais les seuls intermédiaires entre le roi et les paysans. Leurs fonctions consistaient donc d'une part à nourrir et à perpétuer la famille de fondateurs sur un territoire délimité et octroyé par le roi et d'autre part à aider à la construction du royaume merina par l'impôt, le service armé et la corvée. Toutes les communautés participèrent aux grands travaux d'hydraulique, notamment dans la plaine de l'Ikopa, et les marécages se transformèrent rapidement en rizières susceptibles de nourrir une population dense.

L'ensemble de ces mesures autoritaires, basées sur l'égalité des droits et des devoirs des merina et l'absence de tout autre intermédiaire entre les communautés rurales et le roi caractérisent l'organisation de cette période. C'est « un socialisme autoritaire » écrit M. Deschamps, c'est « l'unité dans la servilité » conclut P. de Commarmond dans une analyse de la société merina.

En 1828, après cette période de forte autorité royale, la bourgeoisie merina prit le pouvoir. On assista alors d'une part à un développement de la bureaucratie merina formée d'une minorité *andriana* et *hova* et d'autre part à un certain repliement sur elles-mêmes des commu-

(1) Les *andevo* n'avaient aucun droit sur la terre.

nautés qui élaborèrent des chartes pour accentuer leur autonomie. Pendant cette période, l'influence culturelle, politique et économique de l'Angleterre et de la France se faisait sentir peu à peu contre le gré de ceux qui détenaient le pouvoir.

Dans ce contexte commença la colonisation française en 1896. Les Français enlevèrent le pouvoir politique à la haute bourgeoisie qui se reconvertit dans les professions libérales; ils conservèrent les cadres subalternes malgaches pour l'administration des cantons. Les communautés rurales subsistaient, mais perdaient une partie de leur pouvoir judiciaire.

Madagascar s'ouvrait au commerce français. Des voies de communication modernes étaient créées : un réseau de cinq routes convergeait vers Tananarive. Le commerce régional s'intensifiait vers la capitale qui passait de 50 000 habitants à la fin du XIX^e siècle à 175 000 en 1958. Dans le sens campagne-ville il s'agissait, et il s'agit toujours, essentiellement d'un commerce alimentaire. L'attraction urbaine entraîna la formation de bourgs où s'installèrent les anciens commerçants itinérants du royaume merina. Grâce à la libération d'une main-d'œuvre servile, le salariat agricole prit de l'extension surtout dans le centre de la plaine de Tananarive.

Actuellement 350 000 personnes résident à Tananarive. C'est une population d'ethnie merina en grande majorité comprenant d'une part une minorité *andriana* et *hova* aisée, intégrée au secteur tertiaire et plus généralement au monde occidental et d'autre part une écrasante majorité d'*andevo* vivant très misérablement. L'éventail des revenus des tananariens est particulièrement large, nous verrons qu'il se réduit au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la ville. Dans la mesure du possible, ces citoyens conservent la terre qu'ils peuvent posséder à la campagne, la rizière assurant au moins la nourriture lorsque les conditions de travail sont incertaines.

II. — TRANSFORMATION DES STRUCTURES AGRAIRES EN FONCTION DE LA DISTANCE A LA VILLE

Nos sources ne couvrent pas totalement le royaume merina unifié par Andrianampoinimerina au début du XIX^e siècle, mais sa partie Ouest, c'est-à-dire un demi-cercle de trente kilomètres de rayon centré sur Tananarive comprenant la plaine et son arrière-pays et une petite partie de la zone Est. Dans cette région de 1 200 km² vivent 200 000 habitants autour d'une ville de 350 000 habitants.

En cartographiant les informations obtenues pour l'ensemble des points de sondage de l'enquête régionale quantitative, c'est-à-dire dans quarante-deux hameaux ou bourgs situés dans des strates homogènes du point de vue de l'agriculture et de l'économie de marché, nous voyons apparaître deux zones concentriques autour de la ville. Ces deux zones comprennent des points de sondage dont les caractéristiques agraires justifient cette division. Néanmoins la coupure n'est pas nette entre les deux zones et le passage de l'une à l'autre s'effectue insensiblement. Par ailleurs, un nombre plus élevé de points de sondage aurait certainement montré que dans la zone la plus éloignée, certains villages situés le long des routes présentent des caractéristiques assez proches de celles des villages du centre de la plaine. C'est par souci de simplification que nous avons procédé à ce découpage, mais il s'agit bien de montrer ici une évolution progressive des structures agraires au fur et à mesure que l'on se rapproche de la ville.

La première zone entoure Tananarive; de forme ovoïde, son plus grand rayon n'excède pas quinze kilomètres. C'est essentiellement une région de plaine, les buttes et collines sont peu nombreuses. Au contraire dans la deuxième zone entourant la première, les collines

dominant. De hautes vallées à l'Est et au Sud de la région convergent vers le centre de la plaine, la basse-vallée de l'Ikopa à l'Ouest s'étrangle au niveau du seuil rocheux de Farantsahana.

Les deux zones présentent des différences topographiques et hydrologiques et par conséquent des différences sur le plan de la riziculture; dans le centre, inondé dès le milieu de la saison des pluies, le riz est cultivé de Septembre à Janvier; sur les marges où dominent les hautes vallées et vallons, on attend la pluie pour cultiver le riz de Décembre à Avril; quant à la basse-vallée de l'Ikopa perpétuellement inondée elle reste inutilisable. Nous verrons que ces différences agricoles accentuent certaines oppositions entre la zone proche de Tananarive et les marges de la région.

Parmi les résultats de notre enquête, nous avons relevé trois séries d'informations qui mesurent l'influence de Tananarive sur sa campagne : il s'agit d'abord du degré d'implantation des secteurs secondaire et tertiaire à la campagne, ensuite de l'importance de la mobilité paysanne, enfin de l'écart entre les niveaux de vie des ruraux.

La création de secteurs secondaire et tertiaire à la campagne signifie que l'économie de marché a pénétré dans le monde rural. Nous avons appréhendé cette réalité de deux façons. Les rôles d'impôts sur le revenu nous fournissaient les informations pour chaque village administratif (un village ou un ensemble de plusieurs hameaux). Les revenus proviennent en totalité des secteurs secondaire ou tertiaire car il est très difficile de contrôler les budgets des exploitations agricoles familiales (le revenu annuel minimum imposable est de 90 000 FMG). Sur les 450 villages administratifs de la région, 106 comptent plus de 2,5 % d'habitants imposés sur le revenu. Nous avons appelé ces villages « bourgs » bien que la définition soit incomplète. Plus de quatre bourgs sur cinq sont situés dans la première zone entourant Tananarive. Le pourcentage d'exploitants agricoles par rapport au nombre de familles vivant à la campagne nous permettait aussi d'apprécier l'importance de ces deux secteurs. Alors que plus de 80 % des familles des marges de la région ont une exploitation agricole, ce pourcentage tombe à 60 % dans la zone proche et même 35 % dans les bourgs de cette zone.

En partant de la zone éloignée de Tananarive, presque totalement agricole, on est donc passé à un milieu plus différencié du point de vue des activités humaines dans les quelques bourgs situés sur les routes de la zone marginale; cette différenciation s'est accentuée dans la région toute proche de la ville et notamment dans les agglomérations qui bordent les grandes routes. Dans ces bourgs, les paysans ne sont plus qu'une minorité.

La possibilité d'exercer des activités autres que celles de l'agriculture attire les paysans vers la ville. L'immigration entraîne un accroissement de la densité humaine : alors que sur les marges la densité avoisine 140 hab./km², elle atteint 370 hab./km² dans la zone proche de la ville. L'immigration ne correspond pourtant pas toujours à un passage du secteur primaire aux secteurs secondaire ou tertiaire; en effet, le cœur de la plaine, périodiquement inondé, exige pour ses travaux rizicoles une abondante main-d'œuvre pendant un laps de temps très court : le riz mûr doit être récolté rapidement avant la submersion complète des champs. Chaque année donc, des saisonniers venus des marges de la plaine et des régions voisines s'embauchent pour les travaux agricoles et parfois s'installent définitivement dans la région. Toutefois, cet appel de main-d'œuvre ne s'explique qu'en partie par l'obligation de faire les récoltes rapidement, deux autres causes interviennent aussi : d'une part un certain abandon du travail agricole par les résidents — en effet, ceux-ci ont souvent une deuxième activité (commerce, artisanat) qui est plus rentable que le travail agricole — et d'autre part une préférence pour le faire-valoir direct avec salariés au détriment du faire-valoir indirect. Nous avons calculé que pour une récolte de quatre tonnes de riz, un propriétaire gagnait 28 000 FMG avec la première formule et 22 000 FMG avec la deuxième. L'emploi de salariés n'est possible que si l'exploitant dispose d'une trésorerie suffisante avant la vente de la récolte pour payer ses salariés, or c'est le cas s'il exerce un second métier. Indirectement, la présence de la ville favorise le développement du salariat agricole dans la zone proche. Tananarive est

donc directement ou non à l'origine du fort courant d'immigration dans le centre de la plaine. Nous avons mesuré ce mouvement des marges de la région jusqu'à son centre. Dans la zone éloignée, plus des deux tiers des chefs de famille sont nés dans le canton où ils résident, il ne sont plus que la moitié au centre de la plaine et même 40 % dans les bourgs de cette zone. L'immigration s'accroît à un rythme accéléré dans ces bourgs où 56 % des chefs de famille immigrés sont arrivés depuis 1958 et 25 % depuis quatre ans seulement. Cette immigration intéresse principalement les jeunes, les trois quarts des immigrés ayant moins de 30 ans. L'immigration non contrôlée accentue de plus en plus fortement les écarts entre le niveau de vie des familles car les emplois et les surfaces cultivables sont limités.

La répartition des terres entre les familles et la proportion d'inactifs constituent la troisième série d'informations que nous avons recueillies pour mesurer l'évolution des structures agraires.

Sur les marges, environ 25 % des familles paysannes (2) ont des exploitations de moins de 50 ares et entre 10 et 28 % ont des exploitations de plus de 1,5 ha. Par contre, au centre de la plaine les petites exploitations sont plus nombreuses : 50 % des exploitants ont moins de 50 ares, les grandes exploitations intéressent encore 5 à 20 % des familles paysannes. La comparaison montre une diminution des exploitations moyennes. A une faible différence des surfaces exploitées par famille dans la zone éloignée donc peu touchée par l'influence urbaine s'oppose des inégalités plus grandes dans la zone proche de la ville. Il semble bien d'ailleurs que cette opposition ira en s'accroissant : en effet dans les villages éloignés, seuls les paysans pauvres émigrent car ils espèrent trouver en ville ou dans sa banlieue un emploi pour survivre, tandis que les petits et moyens paysans restent sur place. L'émigration contribue donc à maintenir une certaine égalité de taille des exploitations agricoles en zone éloignée de la ville; pourtant il arrivera peut-être un temps où le très petit exploitant de cette zone n'aura pas à choisir entre le salariat agricole sur place pour compléter ses revenus et une activité mieux rémunérée dans les secteurs secondaires ou tertiaire près de la ville, mais entre le seul salariat agricole et le chômage; en effet le pourcentage des chômeurs s'accroît dans la zone proche de Tananarive en même temps que l'immigration, il touche 43 % des adultes dans les bourgs du centre de la plaine.

III. — ÉVOLUTION DES STRUCTURES AGRAIRES EN FONCTION DES FORMES DE PARTICIPATION DES GROUPES SOCIAUX A L'ÉCONOMIE DE MARCHÉ

L'influence urbaine et plus précisément celle de l'économie de marché dans la campagne a pris des formes différentes selon les groupes qui la subissaient : une oligarchie formée d'une petite minorité d'*andriana* et de *hova* participant à l'administration *merina*; le peuple *merina* formé d'éléments des mêmes castes et adonnés seulement à l'exploitation de leurs terres; les *andevo* ou esclaves. Ces groupes existent toujours car leur fonction dans les structures politiques du royaume *merina* explique leur comportement actuel face à l'économie de marché. Nous avons analysé ces comportements et leurs conséquences dans les structures agraires de deux communautés : Ambohiboanjo et Beravina situées la première à une heure et demie de voiture de Tananarive, la seconde à vingt minutes.

Ambohiboanjo a été fondée au début du XIX^e siècle par des colons *hova* d'Andrianampoinimerina venus avec leurs *andevo* sur les marges ouest de la plaine au bord de l'Ikopa.

(2) Une famille paysanne cultive au moins une parcelle.

Le terroir comprend une plaine et des vallons voués à la riziculture (environ 55 ha) et 200 ha de *tanety* ou collines. Les bas de pente sont cultivés en manioc, haricot et arachide. Actuellement l'ensemble de la communauté compte 276 personnes.

Pour ce qui concerne la communauté de Beravina les informations les plus anciennes remontent au début du XVIII^e siècle. A cette époque, elle devient un fief des parents du roi Andriamasinavelona. Les *hova* qui résident à Beravina sont arrivés semble-t-il avec les *andriana*. Les membres des deux castes possédaient des *andevo*. Le paysage ressemble à celui d'Ambohiboanjo : 70 ha de rizières dans la large vallée de la Sisoany et dans les vallons adjacents, environ 200 ha de *tanety* cultivées sur les basses pentes. Le village de Beravina compte 411 personnes habitant dans une série de hameaux jointifs alignés de part et d'autre d'un chemin du sommet au bas de la *tanety*. Les *andriana* et leurs anciens *andevo* résident d'un côté du chemin, les *hova* et leurs anciens *andevo* de l'autre côté. Un hectare de rizière nourrit six habitants soit légèrement plus qu'à Ambohiboanjo (5,5).

Nous trouvons des membres de l'oligarchie *merina* à Beravina (des *andriana* et des *hova* instruits bien avant la colonisation française), des éléments de l'ancien peuple *merina* et des esclaves sans terre dans les deux communautés. En cartographiant la propriété foncière à différentes époques depuis le début du XX^e siècle jusqu'à nos jours, nous avons pu mesurer l'évolution de la répartition des terres entre les castes depuis l'introduction de l'économie de marché. En retraçant les généalogies des deux communautés nous avons enregistré les déplacements et les activités exercées par la population durant cette même période.

Les cartes montrent que les *andevo* ne possédaient pratiquement pas de terre au début du XX^e siècle. A Ambohiboanjo presque tout le terroir appartenait aux *hova*, à Beravina, la partie du terroir située au nord du chemin appartenait aux *hova*, la partie sud aux *andriana*. Sur le plan foncier, ce terroir apparaissait donc divisé en deux blocs compacts. Les structures foncières des deux communautés présentaient certaines ressemblances qui disparaîtront au cours de ce siècle parce que les groupes sociaux d'Ambohiboanjo et de Beravina s'intégreront à l'économie de marché sous des formes différentes.

A Ambohiboanjo, l'immigration est quasiment nulle (5 personnes sur 276 sont issues d'une famille de « côtiers » arrivée au village après 1900), l'émigration peu importante, elle ne touche que 10 % des adultes soit 13 personnes aussi bien *hova* qu'*andevo*. Cette faible ouverture sur l'extérieur s'explique par l'éloignement de la ville mais aussi par la situation des *hova* qui ne participaient pas au gouvernement *merina*. Pour eux les structures régionales administratives et commerciales ne sont guère plus accueillantes que pour les *andevo*.

Et pourtant il ne peut être question de se soustraire à l'économie de marché. L'argent est nécessaire pour payer l'impôt, les ouvriers agricoles et pour organiser des fêtes traditionnelles dont le faste est à la mesure du rang social de l'organisateur. Seuls trois *hova* ont réussi depuis moins de 30 ans à s'intégrer aux structures régionales (le premier est secrétaire de mairie, le deuxième instituteur, le troisième commerçant). Pour tous les autres *hova* et *andevo* le choix est simple : ou bien l'émigration vers la ville et l'exercice d'un petit emploi citadin, ou bien le travail agricole sur place. Nous avons vu que l'émigration était rare. Il reste donc toutes les formes du travail agricole : vente de riz, élevage de bovins et de porcins, salariat agricole. La dernière activité reste attachée à la condition d'esclave; les *hova* éprouvent donc d'énormes réticences à accepter ce travail. En conséquence, les petits propriétaires *hova* qui n'ont pas de riz à vendre et qui ne possèdent pas le pécule ou le dynamisme nécessaire pour faire de l'élevage se trouvent acculés à vendre une partie de leur terre. Au contraire, les *andevo* qui n'ont rien à perdre acceptent tous les travaux agricoles qui leur permettent de s'élever dans la société : ils achètent une charrue, deviennent métayers, acquièrent des terres tout en continuant à exercer leur ancienne activité agricole.

Dans cette communauté, les deux groupes *hova* et *andevo* ont réagi très différemment aux mêmes possibilités offertes par l'économie de marché, à cause de leur situation antérieure. Les premiers ont dilapidé leur capital foncier au profit des seconds.

Le tableau ci-dessous établit la répartition actuelle des terres d'une part entre les castes, d'autre part entre les originaires et les migrants des deux communautés étudiées.

	Ambohiboanjo		Beravina	
	surfaces rizicoles en ha.	nb. de personnes résidant dans la communauté	surfaces rizicoles en ha	nb. de personnes résidant dans la communauté
<i>originaires</i>				
<i>andriana</i>	-	-	4	12
<i>hova</i>	21	125	8	61
<i>zaza hova</i>	1,5	10	0	10
<i>andevo d'andriana</i>	-	-	3	94
<i>andevo de hova</i>	18	136	9	132
<i>immigrés dep. 1900</i>	0,5	5	2	102
<i>émigrés dep. 1900</i>				
<i>andriana</i>	-		14	
<i>hova</i>	9		25	
<i>andevo d'andriano</i>	-		1	
<i>andevo de hova</i>	5		4	
	55	276	70	471

Actuellement sur 55 ha de rizières, 25 appartiennent aux *andevo* habitant Ambohiboanjo ou émigrés. La progression est étonnante puisqu'elle s'est faite en 70 ans. Si l'on ne considère que les terres des habitants des villages, la répartition entre les deux castes est presque égalitaire : 125 *hova* se partagent 21 ha et 151 *andevo* et assimilés 20ha. Les 14 ha appartenant aux émigrés *hova* et *andevo* partis le plus souvent se marier dans les villages voisins sont cultivés en métayage par des parents.

A Ambohiboanjo, l'économie de marché a donc favorisé l'égalité économique entre les castes.

A Beravina les conditions sont totalement différentes, les *andriana* et certains *hova* instruits sont intégrés aux structures régionales administratives ou commerciales depuis le début du xx^e siècle et dispersés dans les grandes villes de Madagascar, notamment à Tananarive. Actuellement sur 92 adultes émigrés : 37 sont partis à Tananarive, 16 dans d'autres villes de Madagascar, 39 dans les villages voisins pour se marier. Ceux qui émigrent vers les villes relèvent bien des différentes castes mais alors que 44 % des adultes *andriana* et *hova* originaires de Beravina choisissent l'émigration, 20 % seulement des adultes *andevo* font le même choix. Les motivations des uns et des autres sont différentes : la totalité des *andriana* et une partie des *hova* ont émigré pour exercer des activités plus rentables que celle d'exploitant agricole (commerce ou administration); quelques *hova* et la totalité des *andevo* émigrent pour exercer de petits métiers (manœuvre, employé de maison) jugés mieux rémunérés que celui de salarié agricole. En fait, ce ne sont pas ces motivations qui expliquent la plus forte émigration *hova* et *andriana* mais à notre avis la présence dans les villes de structures familiales accueillantes pour ces derniers. En effet, les originaires *hova* et *andriana* de Beravina dispersés dans les villes depuis le début de ce siècle ont conservé des attaches avec leur village parce qu'ils y possèdent toujours des terres.

Ce phénomène est capital, la ville devient accueillante pour l'émigré et le retour épiso-

dique au village assuré. Il n'est pas question de déracinement comme c'est le cas pour les *andevo*. En même temps que se développait cette vague d'émigration à prédominance *andriana* et *hova*, une forte immigration *andevo* se produisait à Beravina : sur les 411 habitants de Beravina, 102 personnes appartiennent à des familles arrivées après 1900, 71 personnes sur 102 sont d'origine *andevo*, les autres sont *hova* ou étrangères à l'Imerina. Ces *andevo* avaient quitté leurs anciens maîtres pour devenir ouvriers agricoles dans une région proche de la ville. Actuellement les *andevo* originaires et les immigrés constituent la plus grande partie de la population : ils sont 338, les *hova* et *andriana* ne sont plus que 73. Ces 73 personnes s'occupent de leurs propres exploitations et de celles de leurs parents émigrés. Ici la répartition des terres n'a pas évolué dans le sens d'une plus grande égalité entre les castes. En effet, les émigrants *andriana* n'étaient pas acculés à la vente de leur terre puisqu'ils ont pu choisir une activité plus rentable que celle d'exploitant agricole et ce choix était possible, rappelons-le, à cause de leur situation privilégiée dans l'ancien royaume *merina*. Pour les *hova*, les situations étaient plus diverses et certains d'entre eux ont dû vendre à leurs anciens *andevo* : en effet c'est sur leur territoire foncier qu'apparaissent les plus grands changements et leurs 132 *andevo* possèdent 9 ha tandis que les 94 *andevo* *andriana* ne possèdent que 3 ha de rizière. Néanmoins la carte actuelle montre bien que les anciens propriétaires *andriana* et *hova* possèdent toujours 61 ha, les *andevo* et les immigrés 19 ha. Plus de la moitié des surfaces rizicoles (39 ha sur 70) appartiennent à des émigrés *hova* ou *andriana*, ceux qui restent sur place n'en possèdent que 12 ha.

Dans cette communauté proche de la ville, l'économie de marché a favorisé l'accentuation des différences entre les anciens groupes sociaux :

Les membres de l'oligarchie *merina* sont parvenus à s'intégrer à la nouvelle organisation régionale : ils ont conservé leurs terres, cultivées en faire valoir indirect par les membres de leur famille ou leurs anciens *andevo*.

Les *andriana* et *hova* restés au village forment une classe moyenne de propriétaires ruraux intégrés en partie à l'économie de marché par la vente de produits agricoles.

Les *andevo* constituent la masse des salariés agricoles. Les originaires sont souvent métayers de leurs anciens maîtres tandis que les immigrés sont véritablement des prolétaires.

Enfin, il faut tenir compte du groupe des émigrés sans terre ou tout petits propriétaires aussi bien *hova* que *andevo* plus nombreux qu'à Ambohiboanjo qui essaient d'échapper au salariat agricole en émigrant en ville à la recherche d'une activité plus ou moins aléatoire dans les secteurs secondaire ou tertiaire.

CONCLUSION

En définitive, l'évolution des structures agraires en fonction de l'influence urbaine est très complexe parce que le milieu rural est très différencié. Ces différences ne sont pas régionales, mais locales : chaque petite communauté est issue d'une histoire particulière, et sa composition sociale n'est pas toujours comparable à celle de ses voisins. Certes, globalement, les communautés situées à une même distance de la ville présenteront des caractéristiques agraires semblables parce que l'immigration, donc l'augmentation de la densité de population dans la région proche de la ville, entraîne une raréfaction des terres. Cependant une analyse plus fine montre que chaque groupe social d'une même communauté s'est adapté de façon différente à l'économie de marché : le niveau d'instruction, le capital foncier, le rang à préserver ou à conquérir interviennent largement dans le comportement de chaque groupe face à l'influence urbaine. L'état actuel des structures agraires d'une communauté rurale dépend donc tout autant des comportements des groupes sociaux, donc de l'histoire locale de la communauté, que de sa situation géographique par rapport à la ville.

COLLOQUES INTERNATIONAUX
DU
CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Sciences Humaines

LA CROISSANCE URBAINE
EN AFRIQUE NOIRE
ET A MADAGASCAR

TALENCE
29 septembre - 2 octobre 1970

EXTRAIT

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
15, quai Anatole-France - Paris-VII
1972

- 4 OCT. 1972
O. R. S. T. O. M.
Collection de Référence

n° 5666 (Quogn)

WURTZ (J.)